2
Cam
FRC
1959

CONFESSION
GÉNÉRALE
DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MGR. LE COMTE D'ARTOIS,

LES yeux remplis de larmes que la rage seule faisoit couler, détestant moins son infâme conduite que pénétré du regret de n'en pas recueillir le fruit, S. A. S. Monseigneur le comte d'Artois arriva à Madrid, après avoir pensé éprouver à Lyon la fureur légitime d'un peuple justement irrité : tantôt il se représentoit la perte des caresses lubriques de son illustre belle-sœur, les emportements de la tribade Polignac ; ensuite l'ambition succédoit à ce ressouvenir amer ; les réflexions sinistres assiégeoient son cœur ; & le désespoir de n'avoir pu consommer son exécrable forfait, augmentoit l'affreuse situation de ce coupable prince.

« Eh quoi ! disoit-il, doutant même de

M & W 3762

ſon exiſtence ; ſuis je bien moi ? quelle révolution ! & quel en ſera la ſuite ? C'eſt donc en vain que l'amour, cette paſſion tyrannique, m'a fait tout entreprendre, adultere, preſque aſſaſſin, j'ai violé les droits les plus reſpectables, ceux de fraternité & d'époux. Ce ſont les fruits adultérins d'une union réprouvée qui doivent un jour régir la monarchie Françoiſe. Au fond du cœur, mépriſant le monſtre qui ſecondoit mes vues criminelles, j'ai contribué à ſes plaiſirs, pour me frayer un chemin qui pût me conduire au trône ; un inſtant de plus, & la France étoit à moi ; les miniſtres m'étoient dévoués, la lâche trahiſon me donnoit la moitié des ſuffrages, la force & la violence m'aſſuroient de l'autre : un Breteuil, un Barentin, parvenus à s'emparer du timon de la monarchie, avoient dépoſé dans mon ſein le ſerment ſacré d'une odieuſe & indigne fidélité. Un inſtant, un ſeul inſtant a tout détruit : du faîte des grandeurs, je tombe dans l'aviliſſement ; l'horreur & l'exécration ſont les ſeuls ſentiments que j'inſpire, & mon nom déſormais ne ſera plus que le ſignal de la terreur & de l'effroi.

» Quel parti prendre ! divinités infernales ! vous à qui j'ai toujours ſacrifié, préſidez maintenant à mes idées : ma raiſon eſt bouleverſée, ſoyez-moi propices, & je vous voue un hommage éternel.

» Mais quel rayon de lumiere vous faites luire à mes yeux, & quel ſentiment vous

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

faites naître en mon cœur ! Déja mon espoir se rétablit. O Satan, mon génie tutélaire, non, ce n'est point en vain que je t'invoque ! D'Artois sera toujours d'Artois, l'ennemi de la nation, & ton fidele suppôt. »

C'est ainsi que raisonnoit l'indigne rejeton d'un sang illustre ; c'est un Bourbon qui, dans son cœur, prononce le serment affreux d'accabler le peuple de sa haine ; & pour l'aider à y réussir, la politique fuit de la cour Françoise & le suit en Espagne pour l'infecter de tout son poison.

Quel changement & quel affreux tableau d'hypocrisie va nous présenter S. A. arborant l'étendard de l'humilité, poussant des soupirs affectés par intervalles, se frappant la poitrine ; telle est la maniere que le comte d'Artois, paroissant se traîner à peine, emploie pour se présenter au tribunal affoibli de l'Inquisition. Son titre, qu'il a tant de fois méconnu, l'honneur de son nom, dont il s'est rendu tant de fois indigne, le font parvenir aux pieds de dom Jérôme, grand inquisiteur. Après avoir frappé trois fois la terre de son front, suivant l'usage, humblement baisé le pan de la robe du R. P. hypocrite, d'Artois s'exprime en ces termes :

« O mon pere, organe sacré de la majesté divine, c'est à vos genoux que je viens réclamer la miséricorde d'un Dieu dont je redoute le courroux ; puis-je espérer d'obtenir quelque grace ? le nombre de mes iniquités est si grand

que j'ai tout lieu de déſeſpérer du pardon. C'eſt en en dépoſant le fardeau dans votre ſein que je vous ſupplierai d'employer auprès de lui votre interceſſion : ce n'eſt pas ſeulement le cri de ma conſcience qui m'aſſaille, c'eſt encore les gémiſſements d'un peuple que j'ai rendu malheureux. Artiſan de ſon infortune, ſa miſere eſt mon ouvrage. J'ai égaré le plus tendre des freres, un roi vertueux ; j'ai fait un monarque foible ; j'ai aveuglé toute une nation ſur ſes qualités royales, & la deſtruction totale du royaume étoit le vœu de mon cœur ; j'en aurois ſans doute vu l'accompliſſement, ſi l'Être ſuprême n'avoit regardé les François en pitié.

» Daignez donc, ô mon pere, me réconcilier avec moi-même ! L'énormité de mon crime m'a rendu vil à mes propres yeux ; la naiſſance, le rang devoient me rendre l'exemple de l'univers ; la baſſeſſe de ma conduite m'en a rendu l'opprobre. »

Le religieux, trompé par cette douleur apparente & les démonſtrations de ce faux repentir, entreprit de conſoler ſon alteſſe en lui diſant : « eſpérez, eſpérez tout, mon fils, de la grace divine ; ſi la voix publique condamne avec raiſon le tiſſu d'abominations que vous avez commiſes, l'aveu que vous allez en faire, la pénitence que le Très-Haut vous impoſera par mon miniſtere, ſera le fondement de votre retour à la vertu, & le premier acte de votre réſignation à ſa juſtice : deſcen-

dez dans votre cœur, & courbez-vous devant l'image de votre Dieu. »

On preſſent bien que ce commandement propageoit la rage dans le cœur de ſon alteſſe. Toute la terre connoît l'orgueil de ce prince, & il ne falloit pas moins que la néceſſité pour qu'il s'y ſoumît. La néceſſité, cette loi impérieuſe, lui crioit aux oreilles : *Superbe, humilie-toi.* Tout le détermina à embraſſer ce parti. Après donc quelques moments d'un feint anéantiſſement, ſon alteſſe, pouſſant des ſoupirs, fit au grand inquiſiteur la confeſſion des atrocités qui le rendront à jamais l'objet du mépris & de la haine.

« Non-ſeulement, mon révérend pere, je vais, par ma ſincérité, chercher à regagner les faveurs céleſtes, mais encore je veux que mon repentir ſoit public, & dévoiler à la nation, que j'accablois d'outrages, les forfaits que je vais dépoſer dans votre ſein. Puiſſe un peuple qui me déteſte, avec raiſon, oublier en partie que je ſuis le principe de ſon déſaſtre, & ne me pas ſacrifier à ſa vengeance en voyant les larmes de ſang que le remords me fait verſer !

» Je gliſſerai rapidement ſur mes premieres années. L'éducation des princes, ſi brillante en apparence, mais vicieuſe en tous ſes points, fut la baſe de ma conduite : un caractere méchant, féroce même, annonçoit déjà, dans mon enfance, à la nation Françoiſe, que je ſerois ſon oppreſſeur.

» Tout favoriſoit alors le penchant décidé qui me portoit au mal. La mort de Louis XV, l'élévation de mon frere ainé, ſa bonté naturelle, qui éloignoit de ſon ame le ſoupçon du crime ; ſa confiance, ſa ſécurité, les acclamations, les éloges de ſon peuple, l'aſſuroient de la félicité publique ; il la croyoit éternelle. Hélas ! quelle étoit ſon erreur ! il ignoroit que les princes de ſon ſang, ſon frere même, ſon propre frere, que tout devoit rendre les protecteurs chéris de la nation, travailloient ſourdement à ſa deſtruction.

» Ce fut du moment que la diſſipation & les exceſſives prodigalités penſerent épuiſer l'immenſité de mes moyens, que je m'égarai, me perdis ; l'injuſtice me domina ; la ſoif brûlante des richeſſes vint me tourmenter ; je n'y pus réſiſter, & rien ne put réprimer les concuſſions que je mis en uſage pour augmenter mes revenus. Je tyranniſai mes vaſſaux : inſenſible à leurs peines, à leurs fatigues, je les rançonnai ſans pitié, & le plus ſouvent je ſacrifiai au haſard du jeu, ou à la vîteſſe d'un cheval Anglois, ce fruit de la rapine & de la vexation.

» Non, jamais je ne puis me rendre aſſez coupable, ô mon pere ! il faut, que dis-je, il faut ? l'honneur que j'outrageai, la religion que je mépriſai, la douleur que je reſſens, tous ces juſtes motifs me font un devoir, me contraignent à vous accuſer quelle étoit alors la noirceur de mon ame & l'indignité de mes

ſentiments. Oui, mon pere, c'étoit peu pour mon lâche cœur d'opprimer ainſi l'infortuné ; le plus pur de ſon ſang ſuffiſoit à peine pour étancher la ſoif cruelle dont j'étois dévoré. Promenant ſur le trône des regards envieux, je maudiſſois le deſtin de m'avoir fait naître le plus jeune de mes freres ; je l'accuſai d'injuſtice, dès ce moment je vouai à mon frere, à mon roi, une haine dont il ne tarda pas à éprouver les barbares effets.

» Je m'appliquai ſérieuſement à connoître ſur quel fondement un monarque établiſſoit ſa grandeur ; je reconnus qu'elle étoit fixée ſur l'équilibre, & que peu de choſe ſuffiroit à la lui faire perdre. La tendreſſe du peuple l'avoit toujours maintenu : je travaillai à l'anéantir, & j'y parvins. Les infâmes agents que je produiſis au miniſtere ſervirent mes complots, & le meilleur des rois ſéduit, égaré, perdit par degrés l'amour du François. O mon pere ! tels furent les premiers pas que je fis dans la carriere du crime.

» L'état affreux de la France eſt mon ouvrage. Je vous l'accuſe : j'avois médité ſa ruine, & ſa perte étoit l'aliment qui nourriſſoit mon ambition. Les conſeils & les ſages repréſentations d'une épouſe vertueuſe ne mirent pas de frein à ma rage effrénée ; elle ne fit qu'allumer mon reſſentiment ; je l'accablai d'outrages, & le moins déteſtable que je lui fis eſſuyer fut celui de lui aſſocier les plus viles catins & les plus lubriques courtiſanes de ce ſiecle.

» Sortant de ſes bras, où le caprice me ramenoit par fois, je ne laiſſai jamais ſubſiſter aucun doute ſur mon intention, & ne lui diſſimulois point que le devoir ni le ſentiment n'avoient aucune part à mes careſſes. Je pouſſai la barbarie juſqu'à l'inſtruire de mes déréglements. J'affichai la dépravation ſans avoir la politique de voiler mes débordements.

» Violemment incommodé *d'une indigeſtion de biſcuits de Savoie* (1), je vais, diſois-je à mon cocher, *prendre du thé à Paris*. La Duthé, cette infâme créature, cette exécrable meſſaline ſortie de la fange des plus ſales B..... de la capitale, devint mon idole & l'objet de mon culte & de mes hommages. Je les lui offris en public, & bravant inſolemment la cenſure de mon roi, l'indignation d'un peuple que je mépriſois, je forçai ceux qui étoient ſous ma dépendance à plier le genou devant l'odieuſe proſtituée que j'adorois.

» O mon digne & très-révérend pere! comment, ſans mourir de honte, vous faire le détail de mes courſes nocturnes, les orgies ſcandaleuſes que j'y commettois, les riſques que j'y courus? Compromis dans les plus noirs taudions, avec les ſcélérats & le rebut de la populace, un prince du ſang royal, un frere du roi, mangeoit, buvoit familiérement avec

(1) Jeu de mots ſur Marie-Thérèſe de Savoie, comteſſe d'Artois, & la Duthé, P.... ſi renommée, dont le faſte écraſoit celui de la majeſté royale.

cette race abjecte, & m'assimilant avec eux de cette sorte, je ne rougissois pas de me déclarer leur confrere & leur appui.

» Un mal affreux germa dans mon sein : ce noir poison, distillé par le libertinage, pensa devenir funeste à ma digne & adorable épouse. Alors je cessai de fréquenter ces obscurs & dégoûtants repaires, sans cependant en devenir plus sage, & je présentai de nouveaux vœux à la prostitution.

» Contat, cette volage actrice, dont la renommée publioit les charmants attraits, enflamma mon cœur de la passion la plus vive ; & sans m'arrêter à l'indigne source dont elle est sortie (1), sans aucune considération pour son état, si incompatible avec mon rang & mon nom, je m'étourdis sur la bassesse dont je me rendois coupable ; je bravai la clameur publique sur le tableau sincere de ses abominables mœurs ; je fis de Contat ma divinité.

» C'est dans les embrassements de cette prêtresse de Priape que j'épuisai tous les ressorts de la fausse volupté : pour me plaire, elle me dévoila tous les secrets de l'Arétin, dont la pratique m'a depuis toujours été chere. Je m'énervai par la brutalité de mes révoltants

(1) La Contat est fille d'une revendeuse de fruits & d'un mouchard de robe-courte. Son frere, Sacripant de la premiere classe, exerce encore cette honorable fonction, & cette héroïne de coulisse est sans contredit l'actrice la plus déréglée de tous les théatres.

transports, & je n'avois plus, pour la céleste compagne que le ciel m'avoit donnée, que la froideur la plus insultante.

» *Bagatelle*, ce charmant asile de la débauche, devint le sanctuaire de la mollesse & du libertinage : mes complaisants & délicats pourvoyeurs fournissoient tous les jours ce temple de nouvelles déesses ; j'y promenois des regards languissants, mes sens émoussés par les jouissances de tous genres que je m'étois procurées, ne se ranimoient qu'à peine ; il falloit les exciter par l'attrait piquant de la nouveauté ; c'est ce que je fis.

» J'osai jeter un œil profane sur madame la duchesse de Bourbon : ce secret inconnu jusqu'alors me couvre encore de honte & de confusion : mon aveu coupable irrita sa vertu. Désespéré de ce refus, je l'insultai, & tout Paris fut témoin de la vengeance de son époux; j'y fis remarquer la lâcheté dont mon cœur est susceptible ; & je fis connoître à la nation Françoise combien je me souciois peu de démentir & déshonorer un sang illustre.

» Malgré la politique dont je me servois, l'infamie de ma conduite commençoit à percer ; l'idignation soulevoit les esprits ; les épigrammes sanglantes & méritées m'étoient adressées de toutes parts : je m'éloignai, & Gibraltar fut le théatre que je choisis pour me signaler par de nouveaux exploits.

» Vous les connoissez, ô mon pere ! l'adulation me couronna de lauriers, & la vérité

me les arracha ! hué, ſifflé de tous les vrais braves, guerrier ſans gloire, frere ſans amitié, pere ſans naturel, époux ingrat, citoyen perfide, prince ſans délicateſſe, il ne manquoit à tous ces titres, qui m'étoient diſtribués par toutes les bouches & les cœurs de la capitale, que celui de lâche patriote. Avec juſtice on me le décerna. Aujourd'hui proſcrit, rejeté de mon auguſte famille, le peuple a mis ma tête à prix : eût-elle tombé ſous ſon glaive vengeur, & mon cadavre fouillé par la pouſſiere & foulé aux pieds, privé de ſépulture, je n'aurois que foiblement expié mes forfaits.

» A meſure que je perdois l'eſtime & la confiance publique, la rage s'accrut dans mon ame, le nom François me devint odieux ; j'abhorrai ſon exiſtence, & j'aſſociai mon farouche reſſentiment à la barbare R.... que le plus malheureux des rois avoit priſe en Germanie pour former le bonheur de ſes jours.

» Nos cœurs furent bientôt unis ; le crime le plus atroce cimenta cette union. Sans égard aux droits du ſang, je fouillai la couche nuptiale, & fis féconder la famille royale. Plus de myſtere alors ; ne reſpirant plus tous deux que fureur & vengeance, nous nous aſſurâmes des miniſtres ; nous nous défîmes des gens vertueux dont la gêne continuelle contrarioit nos deſſeins. Nous pillames le tréſor royal, & le pere du peuple, obſédé de traîtres, ignoroit le malheur de ſes enfants, & l'orage affreux qui menaçoit la monarchie.

» L'exécrable Polignac, ce monſtre déteſté, ce monſtre indéfiniſſable, comme une quatrieme furie, ſe joignit à la cabale, & ſe fit une gloire d'en diriger les inſignes manœuvres. Adorée de la R.... à laquelle elle avoit fait adopter ſes goûts infâmes, elle ſe partageoit alternativement entre elle & moi, & nous avions formé, par cette intime réunion, le plus affreux trio.

» Rien ne coûte à cette mégere ; ſon ame paſſa dans la mienne ; le même génie nous anima ; nous épuiſâmes la France, crime léger, qui ne ſuffiſoit pas à notre fureur ; la deſtruction totale de ſes habitants étoit le vœu le plus ardent de notre cœur.

» Condé, Conti, de Guiche, tout auſſi lâches, auſſi perfides que nous, augmenterent le nombre des tyrans de la nation ; nous ſoufflâmes dans le cœur de la nobleſſe l'affreux poiſon de la diſcorde. Nous lui fîmes enviſager ſes droits, ſacrifiés au titre chimérique de citoyen, & nous en fîmes autant d'ennemis du peuple & de la liberté.

» Notre ligue, qui paroiſſoit indeſtructible, groſſiſſoit tous les jours. Déjà nous ne gardions plus le ſecret. Levant inſolemment nos têtes altieres, nous rejetions avec dédain les ſupplications & les larmes des habitants, rongés par l'affreuſe miſere que nous avions fait naître ; quelques jours de plus, & des fleuves de ſang inondoient la capitale : déjà ils ſe préſentoient à nos yeux, & nous nagions

d'avance, avec raviſſement, dans ces ſources délicieuſes.

» Les citoyens maſſacrés l'un par l'autre, les habitants égorgés par une troupe de brigands enrégimentés, aveuglément ſoumiſe à nos ordres barbares ; les cadavres expirants les uns ſur les autres : voilà, mon pere, le trophée que nous voulions élever à notre gloire immortelle, & le ſpectacle enchanteur que nous nous préparions.

» La ville réduite en un monceau de cendres, coup d'œil flatteur pour de nouveaux Néron, préſentoit à nos regards la plus agréable perſpective, & les préliminaires les plus ſanglants annoncent à la patrie le ſignal horrible de la terreur & de la proſcription.

» Cette affreuſe conſpiration touchoit au terme fatal de ſon exécution, les maiſons étoient déſignées, cent mille habitants alloient périr victimes de notre rage, lorſque la main de l'Être ſuprême détourna les coups cruels que nous allions porter, & l'imprudence trahit nos vues criminelles.

» Le féroce Lambeſc, à la tête d'une troupe de tigres altérés du ſang François, ſe livre trop tôt au ſentiment qui nous animoit ; aveugle dans ſes horribles tranſports, il commence l'alarme générale & détruit nos projets par ſa promptitude & ſon impatience.

» Les miniſtres de notre rage n'étoient point prêts ; nos ſatellites n'étoient point arrivés ; le nombre qui nous avoit vendu leurs

bras & leur vie étoit trop foible pour s'oppoſer à la vile populace que nous avions juré d'exterminer ; défenſeurs de ſes jours, de ſon exiſtence, de ſa liberté, les citoyens s'ameutent, s'arment & renverſent en un inſtant nos plus cheres eſpérances.

» Terribles & bouillonnants de fureur, les vaillants Pariſiens menacent nos jours, pour leſquels nous commençons à trembler. L'horreur ſe répand, le ſang des traîtres coule : priſonniers dans Verſailles, tous les paſſages ſont obſtrués, & nous voyons avec douleur le triomphe national.

» Journée malheureuſe où nous vîmes anéantir nos effroyables deſſeins ! Les larmes couloient de nos yeux, la rage ſeule en faiſoit naître la ſource ; nos amis, nos partiſans, les ſcélérats ennemis du patriotiſme cruellement mutilés, traînés dans la fange, leurs coupables têtes portées au bout d'une lance, ſembloient préſager le juſte ſort qui nous étoit réſervé, & auquel la fuite nous a dérobés.

» O mon pere ! l'indignation ſe peint ſur votre viſage, & maintenant elle regne dans tous les cœurs. Où fuir ! Où aller cacher ma honte & mon affliction ? Quel ſera le peuple aſſez inſenſé pour accueillir & protéger le crime, la trahiſon & la ſcélérateſſe ? Comment oſer prétendre à un aſile, à un refuge ? Mon nom ſeul ne ſera-t-il pas le premier chef de ma condamnation ? & ne ſera-ce pas rendre un important ſervice à l'humanité que de

plonger un poignard dans le sein de celui qui vouloit être lui-même le bourreau d'un peuple entier, pour repaître ses yeux de ce sanglant spectacle, & faire jouir une femme barbare & impitoyable des fruits de l'horreur qu'elle a conçue & conserve encore dans son sein pour les François, qui l'adoroient au moment où elle méditoit leur ruine ?

» Tonnez sur moi, grand Dieu ! que votre foudre écrase sans miséricorde la détestable furie, l'objet de mes lâches amours & de mes criminelles complaisances. Périssent de même les infâmes princes qui servirent nos perfides complots ; qu'un trépas ignominieux soit le salaire des traîtres dont la France est infectée, & qui jouissent en paix du fruit de leurs honteux larcins.

» Paris, cette superbe cité, reine du monde, en proie à la famine, n'offre plus qu'un tableau pitoyable, dont la face ne peut changer qu'en détruisant les monstres qu'elle recele dans son sein.

» O maître suprême des humains, vous exaucez une partie de mes vœux ! un prévôt des marchands, le gouverneur de la Bastille, un Foulon, un Berthier sont déjà les victimes que tu as abandonnées au ressentiment national, massacrées par un peuple secouant le joug de l'oppression & de la tyrannie. Leur trépas, loin d'exciter la compassion, fait naître la joie dans tous les cœurs, & les lambeaux sanglants de leurs corps déchirés sont les holocaustes offerts à la liberté.

» Tremblez, Condé, Conti, Bourbon, d'Enghien, & vous misérables artisans de la misere des François ! que le sort de vos semblables vous inspire un effroi continuel ! & si vous échappez à la légitime vengeance publique, puisse l'affreux serpent du remords déchirer perpétuellement votre sein !

» Tel est, ô mon pere ! le détail des iniquités que l'orgueil & l'ambition m'ont fait commettre ? je me résigne à la vengeance divine, & recevrai, sans murmurer, le coup qui ne tardera sûrement pas à trancher le fil des jours d'un infâme proscrit. »

N. B. On invite le public à ne point ajouter de foi au repentir tardif & forcé de S. A. S. ; on en doit distinguer toute la fausseté. Prions seulement l'arbitre des destinées que ses derniers vœux, tout imposteurs qu'ils sont, soient exaucés ; que le despotisme soit anéanti, les traîtres massacrés, & que nos enfants jouissent du précieux bonheur de posséder la liberté dont nous voyons commencer le regne.

F I N.